

## LE PORTEUR DE CHANDELLE

C'était un jeune homme aux traits fins et naïfs comme on en voyait beaucoup à la campagne. Menu et d'un intellect modeste, Aimé, tel était le prénom que ses parents lui avaient offert, brillait pour son brave caractère. Le jeune brun frêle était pourtant reconnu pour être infatigable. Quand bien même le poids d'un fagot de bois lui déchirait les épaules, Aimé gardait toujours ses lèvres étirées en un sourire satisfait, simplement content de mener sa vie en toute tranquillité. Il était de ceux dont l'on n'entend jamais la plainte ; de ceux qui se couchent après le crépuscule et se lèvent avant l'aube. Condamné à un destin aussi modeste que lui, le jeune homme ne s'inquiétait pas de son avenir. Si avec un visage comme le sien, il aurait pu faire tourner les têtes des plus grandes dames de France et se faire remercier en monnaie, Aimé ne portait aucun intérêt aux puissants du pays. Il appréciait sa campagne, le doré du blé, le vert des pâturages et la vie humble parmi les gens simples.

Aimé vivait avec sa mère sur le domaine du duc de Bayeux. Dénué de pitié comme de compassion, le duc était connu pour son goût pour les belles et bonnes choses. Drapé de soie et de broderies de la tête aux orteils, le duc de Bayeux aimait avant tout manger. Meilleure cuisinière de toute la province, la mère d'Aimé avait la lourde charge de satisfaire ses papilles acérées. Cette dernière avait longtemps milité pour obtenir un rôle de domestique à son fils. Elle souhaitait lui épargner les éreintants travaux de champ et le faire profiter des produits et saveurs d'exceptions qu'elle magnifiait pour le duc. Au fond d'elle, la cuisinière rêvait de voir son enfant manier les poêles et les couteaux tout aussi bien qu'elle. Pauvre de naissance, celle-ci n'avait que la richesse de son savoir-faire à transmettre.

Finalement, se leva le jour où Aimé entra au manoir comme garçon de cuisine. Peu satisfait de travailler au sein de la demeure, le fils n'en pipa mot à la cuisinière. Il la voyait heureuse et souhaitait que cela reste ainsi, tant il l'aimait en retour.

— Aimé, lui dit sa mère en plaquant ses cheveux bruns rebelles sur le sommet de son crâne, s'il te plaît fais moi honneur. Sois austère, efface ce visage rieur !

Elle tenta d'abaisser les lèvres souriantes de son fils en une expression plus sobre. Aussi rebelle que ses cheveux, le sourire d'Aimé était tout ce qu'il y avait de plus innocent. Néanmoins, la cuisinière craignait qu'il soit perçu comme narquois par le maître de maison. L'employeur était craint pour sa cruauté. Des histoires se faisaient entendre sur les pauvres gens qui avaient subi ses folies colériques et la mère d'Aimé espérait que son fils n'en ferait pas les frais. Fière de l'homme qu'elle avait forgé de ses mains, elle se rassura en se disant qu'on ne pouvait rien lui reprocher.

— Mère, commença le jeune homme en enlaçant la cuisinière, tu as beaucoup travaillé pour obtenir ce poste. Je promets que je ferai de mon mieux. Quoi qu'on me dise, je n'offrirai aucun mot ni sourire en riposte.

Les corvées se succédèrent les unes aux autres et Aimé découvrit la dureté des travaux de maison. Mais il sut que le pire était encore à venir quand sonna l'heure du dîner. Toute la journée la mère d'Aimé avait découpé, bouilli, râpé, attendri et mariné tous les mets qui allaient composer la table du soir. Elle était éreintée mais son travail en cuisine n'était pas encore achevé. Les repas du soir du duc de Bayeux étaient connus pour être sans fin. S'il grignotait tout le long du jour en effectuant ses

devoirs de duché, le dîner était un événement quotidien sérieux. Le duc dépensait sans compter pour déguster les meilleures viandes et épices du monde. On se demandait dans la maisonnée, si un jour la faim de ce glouton trouverait le repos.

Sous le regard ému de sa mère, Aimé emporta un plat d'amuse-bouche jusqu'à l'immense salle dorée où se faisait servir le duc de Bayeux. Il y eut, en tout et pour tout, 5 assiettes d'apéritifs destinés à la dégustation du seigneur seul.

Habitué à sa tunique usée, Aimé fut peu à l'aise dans ses mouvements dans le vêtement lourd qu'on lui fit porter. Quand il entra dans la pièce à manger, il retint un sourire. Sa tenue comme celle des autres garçons de cuisine étaient parfaitement accordée aux tentures et aux soies du manoir.

— Mise en bouche de caviar accompagné de pommes de terre, présenta haut et fort le sous-chef. 7 soupes de saison, pain de foie gras et truffe... Aimé perdit le fil de l'énumération des plats. Tant d'amuse-bouche pour un seul homme, c'était indécemment.

Avec des mouvements élégants bien que saccadés, le jeune homme déposa le plat argenté devant le duc attablé. Comme les autres, il se tint les mains dans le dos, en retrait, en attendant un ordre du duc. Son regard divagua sur les couleurs de l'intérieur. Tout était aussi fardé que le maître de maison lui-même. Tout de doré, d'orange et de vert empire, la demeure du duc lui rappelait, à quelques nuances près, sa campagne bien-aimée. La maison n'était rien de plus qu'un tableau de la nature.

— Incapable de mettre un pied dehors, il fait reproduire la nature à la peinture d'or, se dit le paysan.

Perdu dans ses réflexions, le jeune brun oublia où il se trouvait. Posté derrière le duc, son cœur rata un battement quand le seigneur, satisfait de son mets, hurla tout haut :

— Délice ! Délice ! Qu'on fasse couler à flots le vin dans mon calice !

Reculant de surprise, Aimé percuta un chandelier qui s'écrasa lourdement au sol. Le fracas fut épouvantable. Tout se figea dans la salle assombrie. Plus un souffle ne se fit entendre. Les tintements des couverts d'argent contre l'assiette se turent eux aussi. Avec une lenteur glaciale, le duc de Bayeux se retourna sur sa chaise et lorgna sur le chandelier à terre. Les deux chandelles avaient échoué sur le tapis, éparpillant de la cire blanche entre les motifs enlacés. Aimé se jeta à terre pour récupérer les cierges et le chandelier. Il tenta de tout remettre en place sous les yeux terrifiés des autres domestiques. Tous craignirent la réaction démesurée du seigneur. Le chandelier cabossé ne tint plus sur l'étagère à laquelle il appartenait. Le visage d'Aimé adopta une expression paniquée. Le duc apporta de nouveau son attention sur sa table. Les plats d'argent étaient plongés dans une légère obscurité. Une lueur éclaira le regard du duc : une étincelle de folie devenue brasier. Pour un seigneur qui aimait manger, quelle plaie de ne plus distinguer son couvert.

— Le repas est à peine entamé et je suis censé, dans le noir, le continuer ? fulmina-t-il en faisant claquer chacune des syllabes. Le duc n'avait visiblement nulle intention de retenir sa folie furieuse.

— Je m'excuse platement mon seigneur ! Je cours chercher un autre chandelier avec ferveur ! s'exclama Aimé en esquissant un pas vers la sortie.

— Hors de question ! cracha le duc faisant trembler de peur ses employés. Tu restes ici paysan vagabond ! Ramasse ces chandelles, une dans tes mains et une sur ta tête, place toi dans ce coin et ne bouge pas durant mon repas où je te fais couper les doigts !

Aimé pensa à sa mère et se rappela sa promesse. Sans un mot ni un sourire, il ramassa les deux chandelles et prit place là où le chandelier à deux branches s'était écrasé. Habilement, ses doigts positionnèrent le premier cierge au sommet de son crâne, avant de se refermer, tous dix, sur le second à hauteur de son cœur. Un domestique compatissant vint allumer les chandelles d'Aimé d'une main désolée. D'un œil narquois, le duc de Bayeux se moqua :

— Paysans excrémenteux... continua le seigneur en ricanant de plus belle. Restez dans mon ombre, vous ne valez pas mieux !

Puis sans s'étendre davantage en paroles sarcastiques, le seigneur poursuivit son repas. L'activité de la salle de dîner reprit et s'accéléra. Les amuse-bouches s'effacèrent au profit des plats suivants, tandis qu'immobile et austère, Aimé éclaira le repas des chandelles qu'il portait. Le potage de bisque d'écrevisses précéda celui aux huîtres qui, rapidement englouti, fut succédé par le consommé de volaille à la royale. Le duc mâcha, mastiqua, morda et avala tout ce qu'on lui apporta. Courageux qu'il était, Aimé ne faiblit pas. Il tint, met après met sans bouger, son rôle de chandelier, ne pouvant à peine remplir ses poumons de l'air dont ils avaient désespérément besoin.

En cuisine, sa mère continua à faire défiler les plats. Les autres domestiques lui avaient rapporté l'incident aux chandelles. Impuissante face au sort de son enfant, la cuisinière ne pouvait qu'attendre la fin du long repas guindé. Dans la salle, le duc continua à se gaver sans retenue. Les bouchées à la Monglas et la bécasse à la Daumont partagèrent un même coin de table tandis que la chartreuse de cailles et le pâté chaud de ris d'agneau trônèrent au centre. À la droite du duc de Bayeux, les cardes à la moelle laissèrent la place aux fonds d'artichauts à l'italienne. Le dîner se prolongea. Ce fut un véritable défilé macabre de bétail, de gibier et de volaille. Le rosbif à la Saint-Florent fut savouré par des papilles expérimentées, le chevreuil sauce poivrade fut broyé par des mâchoires sans pitié, et la dinde truffée fut engloutie sans le temps d'un répit. Chaque bouchée du seigneur fut plus bestiale que la précédente. Le dîner était un spectacle dont l'on aimerait se passer.

— Délicieux ! Savoureux ! Fameux ! Somptueux ! ne cessa de répéter le duc entre chaque spécialité.

La nuit embrassa la demeure. Les heures défilèrent et Aimé resta immobile face à la table. Même brave qu'il était, la douleur commença à l'envahir plus qu'il ne pouvait lutter. Jamais il n'eut cru que le dîner durerait une telle éternité. Des crampes finirent par lui saisir les jambes et le dos. Crispés sur la chandelle, ses doigts subirent la morsure de la cire fondue. Il sentit le liquide pâteux se promener le long de ses cheveux. Son corps tout entier, tour à tour, le picota, le gratta, le pinça et le brûla. Aimé laissa s'échapper quelques larmes. Quand ses genoux tremblèrent, la lumière de la chandelle fit danser les ombres dans la salle de dîner. À cette occasion, le duc se plut à commander de nouveaux mets :

— À la cuisinière, faites ordonner de concocter des pommes de terre sautées, des Reine-bouchées et du veau en soufflé !

Les entremets de douceur n'arrivèrent jamais pour sonner le glas du repas. Le duc, à chaque nouveau plat, en demandait un inédit. En cuisine, la mère d'Aimé pleurait en continuant de s'afférer aux marmites et aux fours. Il lui tardait de retrouver son fils. Pour la mère et son enfant, la nuit fut sans fin. Tous deux partageaient l'espérance de voir enfin le jour pointer le bout de son nez.

Les larmes de douleur d'Aimé finirent par se mélanger à la chandelle qui coulait sans obstacle sur son visage. Bientôt, il ne put plus relever ses paupières. Le cierge habilla le doux visage d'Aimé d'une robe de cire, scellant d'une même coulée brûlante ses oreilles et ses lèvres. Ses membres lui imploraient le repos. Figées et tordues, les articulations d'Aimé faisaient de lui un pantin incapable de se mouvoir par sa propre volonté. Privés des cinq sens qui faisaient de lui un humain, Aimé fut plongé dans un autre monde :

— Je ne peux plus voir les plats arrivés sur la table à dîner, pensa Aimé. Je ne peux plus sentir le fumet des nouveaux mets. Je ne peux plus ouïr le duc engloutir. Je ne peux plus appeler ma mère, la cuisinière. Je n'ai plus aucun moyen de savoir si le dîner est terminé. Le duc affamé serait-il enfin rassasié ?

Plus rien n'entoura le jeune homme à part un profond silence. Il n'eut plus que ses pensées pour lui tenir compagnie. Il rêva d'abord à son retour au champ puis au bouillon de poulet de sa mère : il était pressé de le déguster une fois encore.

— Je ne peux plus bouger... fini par s'avouer Aimé dans une triste pensée.

En serré par une étreinte de cire tiède comme entre deux bras chaleureux, Aimé eut la sensation que sa mère le tenait contre elle. La cire se craquela imperceptiblement quand, dans un ultime mouvement, ses lèvres s'étirèrent en un doux sourire. La nuit continua à défiler.

Au petit matin, l'âme du jeune homme avait quitté son corps meurtri. Aimé était devenu un véritable chandelier. A présent, d'un marbre blanc immaculé, son corps s'était figé à tout jamais. Ses chandelles étaient éteintes, fondues jusqu'à la dernière goutte de cire. La flamme des cierges avait emporté avec elle la dernière étincelle de vie d'Aimé. Les premières lueurs du soleil vinrent caresser ses membres d'albâtre. Pressée de retrouver son fils, la mère d'Aimé s'était échappée des cuisines aux aurores. Face à l'objet inanimé qu'il était devenu, elle s'était écroulée aux pieds de marbre du candélabre. La pauvre mère ne pouvait quitter la silhouette de roche marbrée. Dans le plus déchirant des désespoirs, elle avait espéré que la chaleur d'une embrassade fasse battre de nouveau le cœur de son enfant, en vain...

Dans la salle de dîner, inconscient sur son siège, le duc de Bayeux ronflait d'opulence. Il s'était endormi sur place, le ventre bien rempli, sans accorder un regard à Aimé. Le duc grassouillet s'était laissé sombrer dans un sommeil comblé sans une pensée pour la sentence qu'il avait infligée. Telle était la personnalité d'un seigneur qui s'était trop bien sustenté.

Les sanglots déchirants de la mère conduisirent tous les habitants de la demeure au pied du porteur de chandelle. Tous interdits devant la scène, compatirent en silence avec la mère d’Aimé. Le jeune homme n’était pas le premier innocent à subir la cruauté du duc de Bayeux, et ne serait probablement pas le dernier. Anéantie par le chagrin, la cuisinière hurla si fort qu’elle finit par sortir le duc de son sommeil de plomb. Grognant et marmonnant, il se releva du profond fauteuil où il avait sombré. Le ventre en avant, il voulut agiter une main mécontente mais s’écroula, encore léthargique de la nuit parfaite qu’il avait passée. Quel odieux crime commettait la cuisinière de le réveiller.

— Diable, pourquoi pleures-tu ?! pesta le seigneur en se redressant lourdement. Apercevant l’immense chandelier auquel était désespérément accrochée la cuisinière, le visage du duc se froissa en une expression de dégoût. Mais qu’il est laid ce chandelier ! Ne pleurez donc plus, je le fais retirer de notre vue ! D’un geste de main, il intima aux domestiques d’emporter ce qui fût un jour Aimé, tandis qu’il retint d’une poigne ferme le bras tremblant de la mère éplorée. Etais-ce ton enfant cuisinière ? demanda le duc sur un ton détaché, alors qu’on emmenait l’objet d’albâtre. Te voilà débarrasser de ce bon à rien, retourne aux fourneaux, j’ai encore besoin de tes talents culinaires.

*2499 mots*